NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

86 N° 10 1964

Le manque de vocations sacerdotales au Brésil

Michel SCHOOYANS

p. 1078 - 1098

https://www.nrt.be/fr/articles/le-manque-de-vocations-sacerdotales-au-bresil-1682

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le manque de vocations sacerdotales au Brésil

Le manque de prêtres au Brésil et en Amérique latine est devenu, depuis une dizaine d'années, l'une des préoccupations majeures du monde catholique. Notre intention, dans les pages qui vont suivre, est de faire rapidement le point sur la question ; ensuite nous tenterons de préciser comment se pose le problème actuellement. Nous montrerons, dans une dernière partie, comment on peut en envisager la solution. Notre examen portera sur le problème tel qu'il se pose au clergé séculier.

LA CRISE DU RECRUTEMENT SACERDOTAL AU BRESIL

Les révélations alarmantes de la sociologie

Au cours des dernières années, la sociologie religieuse a donné un relief saisissant, presque dramatique, à certains appels pontificaux au sujet du manque de clergé en Amérique latine. Son mérite primordial est d'avoir indiqué le problème de façon obvie, en l'abordant surtout du point de vue quantitatif. Bien que les données statistiques dont on dispose au Brésil ne soient pas toujours à jour, qu'elles soient souvent fragmentaires, la sociologie en a souligné quelques aspects importants, frappants et peu discutables. Indiquons donc brièvement quelques-unes de ses conclusions récentes [1].

Pour le seul clergé séculier, il y a, actuellement au Brésil, 42 préséminaires, 83 petits-séminaires et 15 grands séminaires. En 1960, l'ensemble de ces institutions réunissait respectivement 1.567, 6.503 et 1.066 éléments.

De 1953 à 1962, le nombre absolu des grands-séminaristes a augmenté légèrement pour l'ensemble du pays : de 1.415 (indice 100), il est passé à 1.660 (indice 117). L'accroissement le plus remarquable s'observe dans la région Nord : de 31 (indice 100), il y est passé à 51 (indice 164) ; vient ensuite la région Nord-Est : de 337 (indice 100), il y est passé à 534 (indice 158). L'accroissement est faible

1. Les données qui suivent nous ont été aimablement communiquées par le P. Afonso Gregory, directeur du « Centro de Estatística religiosa e Investigações sociais » à Rio de Janeiro. Elles sont empruntées à une étude importante qui paraîtra prochainement sur la question.

dans la région Est : de 417 (indice 100), il y est passé à 470 (indice 112). Il y a stagnation dans la région Sud : 575 (indice 100) en 1953, et 570 (indice 99) en 1962. Dans la région Centre-Ouest, on constate une nette régression : de 55 (indice 100) on est passé à 35 (indice 63).

Or selon notre éminent informateur, le taux de persévérance des grands-séminaristes, depuis l'entrée en première théologie jusqu'à l'ordination était, pour 1962, de 50 à 55 %. Des 1.660 grands-séminaristes de 1962, quelque 850 seront sans doute ordonnés, soit 213 par an, pour l'ensemble du pays.

Par ailleurs, *sans même faire intervenir le taux persévérance,* l'indice 117 relatif à l'augmentation des séminaristes est certainement inférieur à celui de l'accroissement de la population. On peut estimer en effet que, de 1953 à 1962, le taux d'accroissement de la population a atteint au moins l'indice 122.

La situation est encore plus tragique si on envisage l'avenir. Le Brésil compte actuellement environ 12.000 prêtres, séculiers et réguliers. Environ 1/3 sont étrangers. Or d'ici 25 ans, nous disent les démographes, la population aura doublé. Par conséquent, pour maintenir l'actuelle proportion clergé/population, il faudrait que doublent, en une génération, les effectifs du clergé national et même qu'ils tendent à tripler si l'aide étrangère devait stagner ou diminuer. Dans l'état actuel des choses, rien ne permet de croire ni d'espérer que cela — rien que cela — se produira. Tout indique au contraire que le rapport actuel clergé/habitants tendra à se détériorer au cours des prochaines années.

Ce coup d'œil rapide sur quelques données sociologiques montre, mais par l'absurde, que le problème sacerdotal au Brésil ne peut être énoncé correctement si l'on s'en tient à des considérations purement quantitatives [2].

Notre dessein, dans les pages qui suivent, est de rappeler que le problème dominant de l'Eglise du Brésil est le problème des vocations sacerdotales, mais qu'on ne peut le penser en marge du problème du laïcat chrétien. Nous insisterons sur le fait qu'il s'agit d'un problème essentiellement religieux, mais qu'il doit être étudié en fonction du développement du pays, de ses valeurs religieuses et humaines particulières, de son histoire, de l'avenir qui s'y dessine et devient réalité. Nous soulignerons spécialement le divorce croissant entre le rythme de développement du pays et le rythme de développement de l'Eglise. Et surtout, à la lumière de ces réflexions,

2. Les réflexions qui suivent ont tiré parti de textes inédits ou hors-commerce de Joseph Comblin, notamment *A Vocação cristã do Brasil,* (pro manuscripto), (Campinas, 1960), 26 p.

nous tenterons de répondre à des questions fondamentales : pourquoi manque-t-il des prêtres au Brésil ? Comment les forme-t-on ? Comment pourrait-on améliorer ce qui existe ? Que faudrait-il faire pour qu'il y ait accroissement numérique, sans préjudice d'une amélioration qualitative ?

L'EFFORT REALISE JUSQU'ICI PAR LES PETITS SEMINAIRES

Tout se passe comme si le problème essentiel était la multiplication numérique des vocations. On ne prête pas une attention suffisante à la faiblesse générale de l'Eglise, qui se traduit, entre autres, par un taux très bas d'ordinations sacerdotales. Tel est le malentendu de base qu'il ne faut pas perdre de vue si l'on veut comprendre les espoirs mis dans les petits séminaires. En eux se résume pratiquement tout l'effort réalisé pour accroître le nombre de vocations. On peut dire que, par définition, les rares vocations qui ne passent pas par la filière des petits séminaires sont considérées comme « tardives » et exceptionnelles. Jusqu'à présent, le petit séminaire est *la* voie « normale » qui conduit au sacerdoce.

La confiance que l'on met dans cette institution est un phénomène assez surprenant, car dans l'ensemble, les petits séminaires n'ont jusqu'à présent prouvé qu'une efficacité pour ainsi dire dérisoire. Ne considérons pour l'instant que l'aspect numérique de la question. De l'entrée au petit séminaire à l'ordination sacerdotale, le pourcentage de persévérance, de l'avis même des personnes les moins suspectes, ne dépasse guère 5 %. Dans plusieurs cas, dont nous avons personnellement connaissance, le pourcentage ne dépasse pas 3 ou 4 %. Ce fait patent ne semble pourtant guère inciter les autorités responsables des petits séminaires à un sérieux examen critique. Au contraire : on construit des petits séminaires un peu partout, même dans les diocèses où les évêques sont aux prises avec d'insurmontables difficultés, faute d'effectifs sacerdotaux et de ressources.

Nous n'entreprendrons pas de faire le procès des petits séminaires brésiliens, pour la bonne raison que nous croyons en leur utilité. Mais dans leur organisation actuelle, un grand nombre de ces établissements offrent de graves défauts qui sautent aux yeux. Citons-en quelques-uns.

A part quelques exceptions, toutes récentes d'ailleurs, le recrutement se fait de façon fort empirique. Beaucoup de diocèses disposent d'une « œuvre des vocations » qui récolte des fonds, et organise un service de propagande. Il existe aussi toute une littérature pieuse

qu'on distribue comme on peut, en faveur des vocations. On recourt à des affiches suggestives, où les vertus sacerdotales sont artistiquement exaltées ; on fait des sermons appropriés, où l'on évoque, en jolies envolées, la vie de Saint Louis de Gonzague et de Saint Tarcisius. On organise des journées d'étude et d'information. Mais les moyens modestes ne sont pas négligés : c'est ainsi qu'il existe, au Brésil, du cinéma « vocationnel », du sport « vocationnel » et même de la philatélie « vocationnelle ». Inutile de le dire : tout ça convainc bien peu [3].

Le grand recruteur des petits séminaires est normalement le curé, et surtout le curé de l'intérieur, dont l'emprise est encore grande. Le zèle à recruter varie d'ailleurs selon les circonstances : qu'un curé désire exprimer sa mauvaise humeur à son évêque, ou au contraire s'en faire bien voir, voilà qui suffit pour que le contingent annuel varie sensiblement. Même lorsque ce facteur ne joue pas, les critères d'aptitude changent considérablement selon les curés ; et la même remarque vaut pour leur pouvoir de suggestion auprès des enfants. Il arrive aussi que le curé agisse par l'intermédiaire de la mère, s'en faisant une alliée précieuse, presque une complice, auprès du jeune garçon. Pour les familles simples, un autre facteur de motivation peut intervenir : l'entrée d'un garçon au séminaire peut signifier un allégement appréciable du budget familial, la chance inespérée d'une éducation reçue à bon compte, voire, inconsciemment, l'occasion d'une forme honorable de promotion sociale.

Ce système de recrutement prévaut encore dans la majorité des cas et donne souvent au public des petits séminaires un caractère assez fruste. Il faut reconnaître qu'au point de départ, l'élément humain n'est en général pas du meilleur aloi possible : et cela se traduit par un climat de médiocrité. Or des jeunes garçons ainsi choisis et envoyés au séminaire, on suppose à priori qu'ils ont la vocation. Dès le début, on leur demande un engagement. Le petit séminaire est un établissement où l'on protège, développe une vocation dont le jeune garçon, en principe, est le sujet. La reconnaissance implicite de ce postulat se reflète dans toute l'organisation de l'institution. Voilà pourquoi toute la formation humaine et religieuse tend à porter à faux : elle est entièrement faite en fonction de l'idéal sacerdotal dont le jeune garçon est supposé porteur. C'est là une équivoque de base extrêmement grave, parce que, même à supposer que le jeune garçon fût véritablement appelé au sacerdoce, les exigences humaines et religieuses que cette vocation comporte doivent lui être révélées selon un plan pédagogique souple, individuel et progressif.

3. Cfr le *Documentário vocacional : Temas, sugestões e subsídios para as comemorações do Dia nacional das Vocações sacerdotais*, São Paulo, 1960, 112 p.

Mais c'est plutôt le contraire que l'on constate. En effet, la première équivoque, dont nous parlions à l'instant, se double d'une autre. L'idéal sacerdotal est révélé d'emblée dans ce qu'il a de plus surhumain, de plus angélique, de plus extraordinaire, bref de plus inaccessible. Et comme on serait bien en peine d'y conduire par une détermination éclairée de la volonté et de l'intelligence, on en fait miroiter les attraits en en suscitant sentimentalement le désir.

Si éduquer consiste essentiellement à montrer à quelqu'un ce dont il est capable et à lui indiquer les moyens de le réaliser personnellement, on peut dire que la plupart des petits séminaires éduquent fort peu. L'idéal proposé ne correspond pas à l'idéal de perfection que l'on peut présenter à un jeune garçon. Ce n'est même pas l'humble sainteté sacerdotale sans éclat du prêtre « ordinaire ». Le modèle proposé c'est plutôt celui du prêtre dont toute la personne est enveloppée d'un halo de merveilleux, et capable de manier des forces prétendûment surnaturelles.

La cause de tout cela ? On peut invoquer, bien sûr, la religiosité populaire, l'ambiance, etc. Mais ces travers s'expliquent surtout par l'absence d'une véritable tradition d'éducateurs dans le clergé brésilien. Dans la mentalité populaire, le prêtre, au Brésil, est avant tout le curé. Le prêtre-éducateur, le prêtre-professeur est toujours un peu considéré comme un outsider. Dans le clergé lui-même, la fonction d'éducateur est plutôt considérée comme de second rang. Les circonstances sont telles que peu de prêtres désirent former les jeunes gens, et la modicité extrême de leurs rétributions, loin de les fixer sur des occupations éducatives, les pousse plutôt à chercher d'autres sources de revenus, hors des séminaires.

Ceci explique l'impression impersonnelle que donnent bien des petits séminaires brésiliens. On prétend parer aux déficiences radicales du système en faisant confiance aux vertus supposées éducatives de toutes sortes de dispositifs réglementaires et administratifs. Cela se remarque, par exemple, dans les programmes. L'enseignement primaire, surtout dans les campagnes du Brésil, est en général déficient. Mais ces déficiences sont fort variables : et il faudrait en tenir compte davantage dans l'enseignement des petits séminaires. Il est juste de relever que des efforts sont réalisés dans ce sens. Toutefois, il arrive encore trop souvent que l'on impose aux jeunes garçons un programme réputé idéal, mais dont l'application est pratiquement impossible, soit parce que surchargé, soit parce que peu adapté ou peu adaptable au public dont on dispose effectivement. Il s'ensuit que, selon les professeurs, les élèves sont, soit victimes d'exigences excessives (ce qui est plutôt rare), soit bénéficiaires d'une indulgence exagérée. Dans les deux cas, la formation intellectuelle en souffre.

La formation religieuse est elle-même institutionalisée à l'excès.

Ne parlons pas des cours de religion. La direction spirituelle prend fréquemment des allures bureaucratiques : tous les quinze jours ou tous les mois, et parfois à heure fixe, les petits séminaristes sont tenus à aller exposer leurs « problèmes » à un directeur spirituel officiel, dont les talents sont fort variables. La confession ? On la sépare généralement de la direction ; elle se fait souvent à heure fixe aussi, en série et à la chapelle. Quant aux instructions religieuses, elles monnaient, en quelque sorte, l'idéal sacerdotal surhumain que l'on sait, et cela se traduit par un sentimentalisme efféminé que reflètent les pratiques de dévotion et les manuels de piété. Enfin, le défaut le plus grave de cette formation religieuse réside dans le fait que si, d'une part, on fait constamment appel, au nom de principes surnaturels excessivement élevés, à la générosité des adolescents, on ne lui indique pour ainsi dire jamais aucun point d'application concret en dehors du milieu fermé où ils vivent. Toutes ces belles paroles, tous ces beaux élans, toutes ces belles résolutions n'ont pratiquement jamais l'occasion de s'incarner dans des comportements apostoliques, adaptés à l'âge des séminaristes et à leur condition. Pour que leur charité ne soit pas désincarnée, ceux-ci devraient prendre contact avec la misère du monde ; ils découvriraient ainsi combien le monde a besoin d'eux, et Dieu. D'autre part, ces contacts avec le peuple chrétien, en particulier avec les autres adolescents, déferaient bien des préventions et créeraient un climat de sympathie réciproque.

Encore, si le système favorisait la persévérance des meilleurs éléments seulement. Mais le système étant ce qu'il est, on comprendra sans peine qu'il favorise la persévérance des éléments relativement amorphes, et ne retient les éléments de riche étoffe humaine que s'ils ont une propension exceptionnelle à l'humilité. Si les ex-séminaristes de valeur devenaient des laïcs militants de premier ordre, on pourrait certes prendre son parti de leurs nombreuses défections. Mais ce n'est pas la règle. Beaucoup, parmi les plus doués, quittent le séminaire tout simplement parce qu'ils ne s'y épanouissent pas ou parce qu'on n'a pas su les orienter convenablement lors de la crise de l'adolescence. Dès lors, il n'est pas rare de voir que ces jeunes gens, sortis du séminaire, gardent toujours mauvaise conscience et qu'ils deviennent aigris, désabusés, indifférents ou hostiles à l'endroit de l'Eglise et du clergé.

En résumé, un effort considérable est réalisé au Brésil en faveur des vocations. Tout le problème est de savoir si cet effort est assez éclairé, et si toutes les bonnes volontés sont bien appliquées. Les petits séminaires brésiliens mobilisent une proportion relativement élevée du clergé disponible. Ils représentent toujours une charge considérable pour les évêchés. Et pourtant il faut avoir le courage de mettre

le système actuel en question, car il est trop évident que, eu égard aux moyens mis en œuvre, le bilan se solde par un échec relatif mais impressionnant. Des fruits, il n'y en a guère ; tel petit séminaire a fermé nostalgiquement ses portes après vingt ans d'activité, sans avoir produit un seul prêtre.

POSITION DU PROBLEME SACERDOTAL AU BRESIL

Développement et sous-développement.

Dans un livre désormais classique, Jacques Lambert [4] a montré qu'au sein de cette entité géographique qu'est le Brésil, coexistaient deux types de civilisation, qui diffèrent profondément, non seulement par le style de vie, mais surtout par le rythme de développement. Le contraste est en effet impressionnant entre d'une part le Brésil archaïque, conservateur, rural ou colonial des grandes *fazendas* isolées, et d'autre part le Brésil moderne, industriel, progressiste qui se développe dans les grandes villes. A l'échelle nationale, cette dualité crée naturellement de graves problèmes : toute la question est de savoir si le Brésil moderne parviendra à imposer son rythme de développement à l'ensemble du pays.

Or malgré les crises inévitables, il nous paraît évident que le processus de développement prodigieux, amorcé dans les centres industriels, est absolument irréversible. Dans certaines régions du pays, comme par exemple à São Paulo, on peut affirmer sans crainte que la phase du *take-off* est nettement dépassée. Il s'ensuit que le Brésil moderne voit naître très rapidement des besoins absolument nouveaux, notamment en spécialistes de tout genre : l'avenir prochain du pays et son indépendance politique et économique effective en dépendent. Voilà pourquoi il est urgent de procéder à certaines réformes profondes dans le domaine de l'enseignement.

Cependant, le Brésil moderne ne peut maintenir son rythme d'expansion sans tenir compte du Brésil archaïque. Il y a à cela plus que des motifs de convenance sociale ou philanthropique. En effet, pour que le Brésil moderne maintienne et augmente son rythme d'expansion, il lui faut un marché intérieur qu'il trouvera tout normalement dans ce qu'on est convenu d'appeler le Brésil archaïque d'aujourd'hui. Or pour que le Brésil colonial s'intègre au sein de la nation moderne qui est en train de se constituer, il faut qu'il adopte le rythme de développement du Brésil progressiste. Cela suppose en tout premier lieu une série de réformes de base, en particulier agraire, et donc

4. Il s'agit de *Os dois Brasis*, Rio de Janeiro, 1959.

les spécialistes (agronomes, économistes, sociologues, juristes, hommes politiques, etc.) qu'il faut, pour la planifier et la réaliser. Ainsi l'industrie actuelle trouvera-t-elle des débouchés à l'échelle nationale. Ainsi aussi les paysans contribueront-ils à l'essor du pays tout en en bénéficiant : la productivité de l'agriculture sera accrue, l'alimentation sera meilleure, une main d'œuvre plus abondante sera libérée pour l'industrie, des sources nouvelles de capitaux nationaux apparaîtront. Bref, un pas important sera fait pour l'intégration de l'économie nationale.

Etant donné le développement pris par l'industrie, d'une part, et d'autre part la pression croissante des mouvements d'idées prônant les indispensables réformes, il nous paraît hors de doute qu'aujourd'hui, au Brésil, il n'y a plus moyen d'imaginer que ce sera le Brésil archaïque qui imposera son rythme de développement — on devrait plutôt parler d'un état de stagnation — au Brésil moderne. Il nous paraît donc prudent d'opter résolument en faveur de ce dernier, et d'agir comme s'il devait effectivement relever ce défi historique : imposer son rythme de développement à l'ensemble du pays, et créer l'infrastructure économique indispensable à l'application d'une véritable justice sociale.

L'Eglise et le développement national

Du point de vue religieux, il s'agit bien de savoir si l'Eglise du Brésil, dans son ensemble, est prête à faire face à cette mutation, tant par sa doctrine que par sa pastorale.

Remarquons tout de suite qu'en matière de pastorale, on rencontre des expériences hardies. On pourrait citer plusieurs exemples d'évêques et de prêtres qui ont un sens très vif de la nécessité d'une profonde rénovation pastorale en milieu rural ou ouvrier. Mais tout d'abord, force est de reconnaître que ce sont là des expériences peu coordonnées entre elles. Ensuite plusieurs se signalent par un empirisme, qui a déjà joué de vilains tours. On l'a vu à l'évidence à l'occasion de la récente révolution d'avril.

Ce qui est plus grave, c'est que la pastorale, dans son ensemble, repose sur un postulat implicite, selon lequel le Brésil est encore un pays catholique, comme il l'était déjà, dit-on, à l'époque coloniale. Dans son ensemble, la pastorale est donc organisée *en vue de la chrétienté* : c'est une pastorale d'administration de sacrements, une pastorale de culte : en ce sens, on peut dire que la pastorale, au Brésil, est en général « conservatrice ».

Quant à la théologie, elle est généralement solidaire de ses sources d'inspiration européenne. En cela, elle prête le flanc au reproche d'« aliénation ». On ne veut pas insinuer par là qu'il serait souhai-

table d'introduire le moindre relativisme dans l'exposé du dogme ou de la morale. Il s'agirait plutôt, pour les théologiens, de montrer *en quoi* le trésor commun de la théologie catholique répond aux questions religieuses vitales qui s'imposent aux Brésiliens, dans le cadre concret de la situation historique nationale [5]. En d'autres termes, il s'agirait de montrer comment ces valeurs religieuses traditionnelles et universelles trouveront *hic et nunc* un contexte nouveau où elles pourront s'incarner de manière originale.

Or étant donné que le pays est en train de réaliser la mutation dont nous avons parlé, ni la pastorale, ni la théologie traditionnelles, ne sont, à elles seules et comme telles, en mesure de répondre aux besoins religieux nouveaux qui naissent des transformations en cours. L'industrialisation et la concentration urbaine qui l'accompagne exigent une pastorale renouvelée : les méthodes « conservatrices » se révèlent ici inopérantes. Il en va de même dans les régions démographiquement denses du Brésil rural, où la pastorale traditionnelle n'est pas en mesure de faire pièce à la concurrence idéologique et religieuse qu'y rencontre l'Eglise. Par ailleurs, le manque d'une réflexion théologique originale sur les problèmes nationaux concrets, outre qu'il est un obstacle décisif à une rénovation pastorale, ouvre la porte toute grande à toutes sortes d'élucubrations dangereuses. Aussi bien, le progressisme le plus primaire, tout comme l'intégrisme le plus obtus sont-ils ici plus que des menaces : ce sont des réalités.

Bref, si elle veut être fidèle à sa mission traditionnelle de « mère et maîtresse », *l'Eglise du Brésil doit accepter à son tour le changement de rythme de développement que la situation du pays lui impose.* Que veut-on dire par là ? Tout simplement qu'elle doit prendre conscience des répercussions, au plan religieux, de la transfiguration très rapide qui s'opère dans le pays. L'ascendant du Brésil moderne sur le Brésil archaïque ne cesse de s'accentuer. Des deux côtés, la propagande non-catholique (en matière religieuse, sociale, politique, etc.) a déjà une large pénétration. Par conséquent tant dans les villes que dans de vastes régions rurales, il est urgent que la pastorale devienne davantage conquérante, missionnaire, qualitative, en profondeur.

Cette transformation profonde de la pastorale s'impose enfin péremptoirement pour deux autres motifs, d'ailleurs complémentaires. Etant donné l'actuel manque de clergé, d'une part, et d'autre part l'explosion démographique, l'Eglise du Brésil doit forcément revoir sa pastorale traditionnelle. Il lui est devenu matériellement impossible de conserver, avec les procédés habituels, l'intégrité de la foi des masses (comme le montre le succès du protestantisme et des

5. A ce propos, voir quelques pages suggestives dans Joseph Comblin, *Le témoignage et l'Esprit*, coll. « Nouvelle Alliance », Paris, (1964), spécialement les p. 48-53.

sectes) ; elle doit forcément viser à former une élite chrétienne dans toutes les couches sociales. En un mot, elle doit davantage se préoccuper de la formation de militants laïcs.

Application au problème des vocations

Loin de nous éloigner de notre sujet, ces considérations vont nous permettre de mieux comprendre les vraies dimensions du problème sacerdotal au Brésil. En effet, en dehors des causes habituellement invoquées pour expliquer le manque de prêtres, il y en a une, invariablement laissée dans l'ombre, et *dont l'importance capitale ne fera que s'accentuer* si le changement de rythme dont nous parlions n'intervient pas. Cette cause capitale est double : nous la voyons d'abord dans le décalage progressif que l'on constate entre une pastorale « conservatrice » et les exigences frustrées d'une pastorale plus « missionnaire », exigences qui naissent des profondes transformations de la société. Nous la voyons ensuite dans le décalage déjà patent, entre une doctrine religieuse qui ne « colle » pas assez à la réalité brésilienne actuelle, et l'exigence frustrée d'une doctrine enracinée dans le pays et capable d'en devenir le ferment.

Si, à cette double cause, on ajoute celles qui sont comme les lieux communs de la littérature catholique sur la question, on comprend que, d'une façon générale, la vocation sacerdotale, telle qu'elle peut être jugée par la vie, l'action et la pensée d'une bonne partie du clergé, n'exerce guère d'attrait sur les adolescents et les jeunes gens les plus sensibles aux problèmes du pays. Cette indifférence est de loin l'aspect le plus douloureux et le plus grave du problème qui nous occupe, car, pour ne pas saisir l'importance du sacerdoce et de son insertion dans le Brésil actuel — et comment le comprendraient-ils ? — bien des jeunes gens préfèrent appliquer la générosité que l'Eglise pourrait solliciter de leur part, à des tâches terrestres d'un aloi qui n'est pas toujours pur. On comprend en outre, pour des motifs analogues, que l'Eglise se soit relativement peu préoccupée, jusqu'à présent, de la formation d'un laïcat chrétien ; d'où la survivance de certaines formes de cléricalisme, appelées à suppléer à la carence d'un laïcat adulte, conscient et responsable. On comprend enfin la confiance aveugle dont les petits séminaires jouissent toujours, malgré les déficiences évidentes qu'ils présentent.

Ces déficiences, nous pouvons à présent mieux en discerner la racine : le petit séminaire est le reflet institutionalisé d'une Eglise à mentalité « coloniale » prédominante. Il reconstitue artificiellement une ambiance préservatrice, une ambiance de chrétienté. Voilà pourquoi leur formule se révèle pratiquement stérile dans les grands centres modernes. Dès lors, si on leur conserve leur organisation actuelle, il faut s'attendre à ce que le recrutement des petits sémi-

naires baisse de plus en plus, en quantité et en qualité, et ce, dans l'exacte mesure où le front du progrès national avancera.

De toutes ces considérations, il résulte que la constatation brutale du manque numérique de prêtres n'est pas de nature à éclairer beaucoup le problème. A vrai dire, *le manque de prêtres, au Brésil, doit être envisagé plus comme un symptôme de « sous-développement » de l'Eglise, que comme la cause de sa faiblesse.* La solution du problème des vocations dépend donc essentiellement d'un changement de rythme de développement de l'Eglise, c'est-à-dire de son adaptation résolue aux circonstances historiques nouvelles. Ce changement de rythme doit se traduire par la constitution d'un laïcat adulte militant, et aboutir à un progrès qualitatif d'abord, quantitatif ensuite, dans le recrutement sacerdotal. En un mot, paraphrasant une expression célèbre, l'Eglise du Brésil, prenant confiance en elle-même et dans le brillant avenir du pays, doit se mettre résolument *en état de progrès.*

LES DEUX SOURCES DE VOCATIONS SACERDOTALES AU BRESIL

Le contrastre entre les deux Brésils se vérifiera sans doute encore pendant de nombreuses années, mais tout indique qu'il tendra à s'amenuiser. Or de cette transition, l'Eglise ne peut rester témoin passif. Elle doit former des hommes capables d'assumer les responsabilités temporelles qu'exige ici la condition de chrétiens, afin que le développement du pays ne se fasse pas en marge de son influence.

Ceci n'implique pourtant pas, de la part de l'Eglise, une attitude de rupture totale avec son passé colonial, du moins dans tout ce que ce passé comporte de valable. Aussi bien, l'Eglise du Brésil jouit-elle toujours d'une autorité morale appréciable auprès d'une bonne partie de la population. Mais pour garder et accroître cette autorité, on serait tenté de dire « pour la mettre à jour », il est indispensable qu'elle soit mise au service des aspirations religieuses et humaines nouvelles qui s'éveillent dans le Brésil contemporain.

Dans cette perspective, nous pouvons voir maintenant comment l'Eglise peut espérer résoudre le problème des vocations.

Dans le Brésil traditionnel

Il est légitime d'espérer que les régions de l'intérieur seront encore pendant des années de vastes réservoirs de petits séminaristes. Malgré le manque de prêtres, les déficiences de la pastorale et l'influence sécularisante de la grande ville (radio, presse, télévision), la foi s'y maintient souvent d'une façon absolument surprenante. Nous tenons pour certain que cette religion, dont les pratiques naïves nous

déconcertent parfois, a gardé très pur le noyau essentiel de l'attitude religieuse chrétienne, à savoir le sens de la dépendance totale vis-à-vis du Dieu créateur, auquel on s'adresse comme à une personne.

Rien ne s'oppose à ce qu'on trouve dans ces milieux des jeunes garçons aptes au sacerdoce. A cet égard, l'institution des petits séminaires se justifie toujours au Brésil [6]. Arrivés de leur milieu campagnard, les petits séminaristes n'ont généralement pas eu l'occasion de recevoir les rudiments d'une véritable éducation. Le petit séminaire peut suppléer à cette carence du milieu et de la famille. De même pour les études : il arrive que le cours secondaire soit inexistant, trop éloigné, ou inaccessible faute de ressources dans la famille. Pour ces motifs, le petit séminaire, avec le régime de l'internat, est encore nécessaire dans bien des régions.

Le tout, c'est d'en améliorer la formule, et de généraliser les améliorations. Çà et là, en effet, des expériences très intéressantes sont en cours, des initiatives heureuses sont prises. C'est de ces efforts constructifs de « mise en question » que nous nous inspirerons à présent.

Un premier effort doit naturellement porter sur la sélection des candidats. Sous ce rapport, plusieurs diocèses réalisent actuellement des expériences pleines de promesses : un prêtre ou un groupe de prêtres ont la responsabilité de la sélection, et le font souvent avec doigté. Le seul risque que l'on court dans tel ou tel cas, c'est de donner une confiance plus grande à des tests plus ou moins bien appliqués, qu'à un minimum de bon sens et de cœur.

Il faut aussi veiller à la sélection des professeurs. Tous ne doivent d'ailleurs pas être prêtres. Mieux vaut quelques prêtres doués et préparés pour cette délicate mission et encadrant de bons professeurs laïcs, qu'un peloton de prêtres sans enthousiasme et peu indiqués pour ce genre d'apostolat. A cet égard encore, de précieuses expériences sont en cours : pour les classes inférieures du petit séminaire, on fait parfois appel à des religieuses soigneusement choisies : cette présence féminine est certainement de nature à créer un climat de délicatesse, et à suppléer, pour une part, aux déficiences de l'éducation familiale. Il devient ainsi possible de créer au séminaire un véritable climat familial. Si on donne aux jeunes des éducateurs dignes de leur affection, ceux-ci auront accès à l'âme et au cœur des jeunes ; ils pourront dès lors réaliser leur mission.

Pour ce qui est des programmes d'enseignement, il faut tenir compte de deux facteurs. D'abord, il y a lieu de remédier aux inégalités de

6. Voir la lettre apostolique *Summi Dei Verbum*, de S.S. PAUL VI, adressée à l'épiscopat du monde entier à l'occasion du IV^me^ centenaire de la création des séminaires par le Concile de Trente. Le texte se trouve dans la *Documentation catholique*, n° 1413, 1^er^ décembre 1963, col. 1539 à 1552. Cfr en particulier les col. 1543-1546.

la préparation antérieure. Pour résoudre cette difficulté, certains petits séminaires ont instauré une ou deux années préparatoires, au cours desquelles on peut parfaire l'instruction reçue pendant le cycle primaire (qui ne comporte que quatre ans au Brésil). Ensuite pour des raisons pratiques obvies, il est indiqué de suivre autant que possible les programmes officiels, quitte à en développer l'un ou l'autre point. Beaucoup de séminaires se sont déjà mis à ce régime. Qu'un garçon veuille passer du lycée au petit séminaire, ou qu'un séminariste désire passer au lycée : il n'y a aucune difficulté majeure dans l'un et l'autre cas. Adopter les programmes officiels s'impose aussi pour que le garçon reste parfaitement libre de son option au moment de quitter le petit séminaire pour entrer au grand. Il est vrai qu'on a prôné et qu'on prône encore le maintien de programmes différents pour le motif inverse : faute de pouvoir refaire facilement sa vie, comme laïc, le jeune rhétoricien serait moralement forcé d'entrer au grand séminaire [7] ! Il y a là, d'intention, une atteinte inadmissible à la liberté humaine, et une grave escroquerie morale, dont on devine les conséquences désastreuses.

Quant à la formation religieuse, elle doit s'effectuer à divers niveaux, d'ailleurs coordonnés entre eux. A notre avis, toute l'éducation religieuse dans les premières années du petit séminaire doit tendre à créer les conditions psychologiques et objectives les meilleures pour aider le jeune garçon à voir clair sur sa vocation personnelle, laïque ou sacerdotale ; les motifs imprécis ou confus qu'il avait en arrivant doivent pouvoir se clarifier : d'où l'importance de l'enseignement de la religion dès les premières années. Mais pour que l'adhésion devienne vraiment personnelle, une motivation d'ordre intellectuel ne suffit pas. Il faut en outre créer des conditions habituelles qui stimulent constamment la générosité. C'est pourquoi le contact avec la misère matérielle, morale et religieuse du monde paraît hautement souhaitable [8]. Les modalités concrètes de cette éducation-là pourront varier. L'une de celles-ci consisterait à organiser, dans le cadre des petits séminaires, tels mouvements de jeunesse, quitte à les adapter.

---

7. Cette thèse est exposée explicitement, par exemple, dans l'article de Mgr José Locks, *Indice de perseverança nos seminários*, dans *Revista eclesiástica brasileira*, vol. 17, fasc. 2, juin 1957, p. 351-360. On lit à la p. 353 : « ... La loi du divorce en suggère la tentation. Or, lorsqu'il n'y a pas équivalence, le séminariste qui termine ses études secondaires ne dispose que d'une seule porte ouverte : celle du grand séminaire. Tandis que s'il y a équivalence, il trouvera aussi ouvertes les portes du Droit, de la Médecine, des Ecoles Polytechniques, de l'Enseignement public, etc. Chacune de ces portes ouvertes est une invitation muette adressée au séminariste pour qu'il abandonne la carrière ecclésiastique, moins rémunérée et plus fastidieuse. » (Trad. de l'A.).

8. Voir à ce sujet Raymond Izard, *Petits séminaires, écoles de formation apostolique*, dans *Prêtres diocésains*, 102me année, mai 1964, p. 199-203.

En éveillant la disponibilité et le don d'accueil chez le jeune séminariste, le vrai éducateur entrera facilement en dialogue avec lui. A l'heure de sa crise d'adolescence, si d'aventure elle survient, le jeune garçon recourra plus facilement aux conseils d'un prêtre ami. Il sera en état de surmonter sa crise victorieusement, trouvant, dans sa lutte elle-même, de nouvelles occasions de fortifier sa décision.

Contrairement à une pratique hélas très répandue, nous ne pensons donc pas qu'il faille procéder, dans les petits séminaires, à une propagande intempestive, indiscrète et presque toujours maladroite à l'endroit du sacerdoce. On inculque un idéal sacerdotal qui n'est guère plus qu'un mythe, parce qu'on n'en voit pas l'accessibilité. Par ricochet, on détourne l'attention des devoirs humbles et concrets dont cet idéal, bien présenté, exige la réalisation au fil des jours. Corollairement, il faudrait mettre en question un bon nombre d'exercices de piété. Il ne s'agit pas de *jouer* la sainteté, mais de tout organiser de telle façon que le Christ soit découvert de plus en plus comme la source et le terme de toute générosité, que tout converge vers sa Personne, y compris dans la rencontre des autres.

Des défections, il y en aurait forcément ; mais elles ne seraient plus ressenties comme telles. Une fois rentrés dans la vie laïque, les ex-séminaristes garderaient le fruit de la formation personnelle, humaine et chrétienne, qu'ils auraient reçue.

Une des difficultés majeures qui s'opposent à la réalisation d'un programme de ce genre, c'est la dispersion des forces et des ressources. Sans doute est-il théoriquement désirable que les petits séminaristes fréquentent un petit séminaire qui ne soit pas trop éloigné de leur lieu d'origine. Il est vrai aussi que l'existence seule d'un petit séminaire dans une région peut faciliter un recrutement plus nombreux. Mais il ne s'agit pas seulement d'une question de nombre. A supposer que l'on sélectionne davantage, bien des petits séminaires devraient fermer leurs portes pour manque d'effectifs valables. De même faudrait-il sélectionner davantage le corps professoral. Il faudrait donc regrouper [9]. Ceci fait, des prêtres seraient libérés pour d'autres tâches apostoliques, et la charge du fonctionnement d'un séminaire serait répartie entre plusieurs évêchés. Au plan financier, on rencontrerait des avantages semblables : on ne verrait plus tant d'évêques pauvres, se débattant avec des difficultés financières décourageantes, dont ils sont parfois les premiers à douter de l'opportunité.

Enfin, dans certaines circonstances précises, la formule du « petit séminaire » pourrait délibérément s'ouvrir pour se transformer, progressivement, en collège catholique de valeur. Nous pensons que cette

9. On cite le cas — exceptionnel, faut-il le dire — d'un évêque qui, totalement démuni de clergé, avait nommé sa mère « recteur » du petit séminaire.

évolution est en soi souhaitable dans la mesure où les régions de l'« intérieur » tendent à s'intégrer à la sphère d'influence des villes, et qu'elle est pratiquement nécessaire partout où cette mutation est en voie avancée de réalisation.

Dans le Brésil moderne

Contrairement à ce que l'on semble parfois croire, les conditions particulières du Brésil moderne, industriel et urbain — nous envisageons ici les très grands centres en expansion constante — ne sont pas telles que le « manque de vocations » puisse y être considéré comme fatal et pour ainsi dire irrémédiable.

Plusieurs motifs impérieux recommandent que l'on y réalise un effort important. Tout d'abord, on voit dans ces centres le modèle exemplaire du Brésil de demain. Du point de vue humain, social, économique, ces centres de développement ne prolongent pas, purement et simplement, une ville préexistant, fût-ce au même endroit, à l'époque coloniale. L'exemple de São Paulo, et celui — différent — de Belo Horizonte, le prouvent à l'évidence. La ville coloniale, commerciale et administrative, servait un pays essentiellement colonial et rural : qu'on observe l'origine « paysanne » des Brésiliens illustres de jadis. La grande ville moderne est en train de renverser la vapeur : c'est elle qui donne le ton de plus en plus. En second lieu, c'est dans la ville moderne que l'on trouve le plus haut pourcentage de jeunes gens aptes, en principe, au sacerdoce. Nous voulons dire que c'est là que l'analphabétisme est pratiquement éliminé : la proportion d'analphabètes à São Paulo est de l'ordre de 15 % ; elle est encore d'environ 83 % dans l'ensemble du Nord-Est du pays. Ensuite la proportion de la population urbaine tend à s'accroître rapidement. Selon des estimations récentes, elle approcherait de 50 %, alors que selon le recensement de 1950, elle n'atteignait que 36,2 %. Or, étant donné la grande concentration démographique dans les centres urbains, et encore une fois, l'alphabétisation généralisée, il y est plus facile de toucher un public nombreux : on peut y recourir plus facilement à de modernes techniques de diffusion. Enfin, la concentration urbaine facilite la coordination des initiatives, permet l'organisation des services apostoliques complémentaires, et en garantit ainsi une efficacité apostolique accrue.

Dans les collèges catholiques

Malgré le manque actuel d'effectifs sacerdotaux, et en en tenant compte, l'action en faveur des vocations peut trouver dans ces centres modernes au moins trois points d'application.

Le premier, ce sont les collèges catholiques. Le clergé séculier n'en dirige pas beaucoup, et la majeure partie de ceux qui existent sont aux mains de religieux. Ces collèges ne sont d'ailleurs pas une nouveauté au Brésil. Préoccupés, sans doute, par la formation des élites dirigeantes, certains religieux, et singulièrement les jésuites, en ont créé de bonne heure. Et voilà le noeud du drame, car, dans les villes, la notion d'« élite » et de « classe dirigeante » se transforme très rapidement. A une époque où la classe moyenne n'existait guère, il était compréhensible que l'Eglise s'intéressât particulièrement à la formation des fils de dirigeants : et il était normal que les maisons d'éducation fonctionnassent dans les villes. C'est cette tradition que bien des collèges catholiques donnent l'impression de perpétuer aujourd'hui. Or il y a là un anachronisme particulièrement fâcheux, car dans les grandes villes brésiliennes d'aujourd'hui, on assiste au développement rapide d'une classe moyenne nombreuse et travailleuse. Tout indique qu'une part importante des dirigeants de demain proviendra de cette classe nouvelle, dont les prochaines et indispensables « réformes de base » précipiteront l'essor. Cet anachronisme se double au surplus d'une équivoque, étant donné que la notion de « classe dirigeante » est en train d'évoluer rapidement : il n'y a plus moyen, aujourd'hui, de confondre sans plus classe riche et classe dirigeante : de celle-ci feront partie un nombre croissant de jeunes gens issus de la classe moyenne montante. Cependant, on ne peut dire que l'on tienne assez compte de cette évolution dans tous les établissements catholiques d'enseignement secondaire. Dans des cas qui ne sont pas rares, une proportion élevée d'étudiants se recrute encore, en pratique, dans la « classe dirigeante » restreinte, qui dominait effectivement sans concurrence possible, jusqu'il y a une ou deux générations. Notons en passant que le cas est encore plus flagrant pour les filles que pour les garçons. Si donc l'Eglise veut continuer à former les élites dirigeantes, elle doit, dans les villes, élargir les critères qui président effectivement à la sélection. C'est sagesse de recourir à des critères de sélection socialement plus souples, religieusement plus rigoureux, et de favoriser les enfants doués, mais de familles modestes, par un système de financement des études aussi efficace que discret.

Il va sans dire que si ces collèges veulent avoir influence et prestige, et non donner des armes aux adversaires de l'Eglise, ils doivent primer par la qualité de leur enseignement et non donner l'impression de se ravaler au rang de concurrents d'entreprises commerciales, dites d'enseignement et d'éducation, que les pouvoirs publics feraient mieux de fermer sans délai. Pour le reste, les lignes de conduite sont les mêmes que pour les petits séminaires : choix des prêtres-éducateurs, des laïcs-professeurs, caractère personnel de la formation hu-

maine et religieuse, formation de la générosité, œuvres et mouvements divers. Ce dernier point est important au Brésil à cause de la précocité sexuelle : aux adolescents enclins à flirter pour tuer le temps, il faut avoir l'audace de proposer mieux et d'exiger davantage.

Rien ne sert, bien sûr, de multiplier ce genre d'établissements, car pour être apostoliquement utiles, ils exigent des investissements humains et financiers considérables. C'est seulement d'un excellent collège que pourront sortir des laïcs solidement formés, et, avec la grâce de Dieu, des vocations.

Les établissements officiels

On comprendra donc facilement que les collèges catholiques ne pourront jamais prétendre être aussi nombreux que ceux de l'Etat. Les pouvoirs publics disposent de ressources financières avec lesquelles il est impossible de rivaliser. Le niveau de l'enseignement secondaire est naturellement fort variable, mais, dans les grands centres, il n'a souvent rien à envier, au contraire, aux collèges catholiques. Parce qu'ils sont gratuits et nombreux, les établissements d'Etat attirent une grande part de la population scolaire. Cela a ses répercussions sur l'origine sociale des élèves : ils proviennent surtout de la classe moyenne, mais aussi, dans des cas qui ne sont déjà plus exceptionnels, des couches populaires. En outre, étant donné la qualité de l'enseignement qu'on y donne souvent, ces établissements préparent mieux les élèves aux fonctions dirigeantes de la société démocratique de demain. Or l'enseignement religieux dans ces institutions est pratiquement négligé ou bâclé. Par manque de professeurs ? Sans doute. Mais surtout parce qu'on n'en voit pas assez l'utilité et l'opportunité. Pourtant, dans beaucoup d'établissements d'Etat, il serait facile d'organiser l'enseignement de la religion, et même des mouvements d'action catholique. Tout y convie : l'absence ou la discrétion de l'anticléricalisme, la tendance spontanée et bien brésilienne à la tolérance, quand ce n'est pas carrément de la bienveillance ouvertement marquée. En donnant plus d'attention à ce public nombreux et prometteur, on pourrait là aussi former des militants laïcs, et éveiller des vocations.

Ces remarques s'appliquent également aux collèges privés non catholiques, qui sont relativement nombreux au Brésil. Il est vrai qu'ils ne brillent pas toujours par leur sérieux, et, pour notre problème, c'est là un sérieux handicap.

Parmi les universitaires

Enfin, rien ne dit qu'il faille désespérer de trouver des vocations parmi les universitaires. Les universitaires brésiliens sont nombreux

et ils ont en général un sens aigu de leurs responsabilités futures au sein de la nation. C'est de ces universités, bonnes ou mauvaises, que sortiront normalement la plupart des dirigeants de demain [10].

De par leur niveau scientifique, on ne peut guère dire que l'ensemble des universités catholiques inspire un respect inconditionnel. Au contraire. Or, aussi longtemps que les universités catholiques ne contribueront pas suffisamment au développement du pays, tout exposé sur les responsabilités temporelles des chrétiens sera discrédité par les faits. Dans leurs universités, les catholiques doivent donc prévenir ou démentir de vieux préjugés coriaces, qui ne sont hélas pas toujours sans fondement. Par conséquent, pour remplir leur mission dans le Brésil actuel, les universités catholiques doivent être de premier ordre sur le plan scientifique.

Agir en ce sens c'est aller au-devant d'une aspiration profonde de la jeunesse universitaire brésilienne. Ce n'est pas lui offrir un idéal indigne d'elle que de l'inviter à construire un Brésil plus humain et plus chrétien. Si donc, on parvient à lui révéler le sens profond de ses études, au plan humain et chrétien, on pourra éveiller en elle une générosité considérable, dont les études seront les premières à bénéficier. Si à cela on ajoute des possibilités variées d'action catholique universitaire, adaptées aux circonstances comme à la diversité des tempéraments, la générosité n'en sera que plus sollicitée et de nouveaux objets lui seront proposés. Grâce à cette action apostolique, les étudiants auront mille occasions d'apprendre leur métier d'universitaires chrétiens, soit en devenant apôtres de leurs collègues, soit en devenant déjà les humbles serviteurs de leurs compatriotes moins favorisés. A nouveau, un climat et des conditions favorables seraient ainsi créées pour l'éveil des vocations de grande valeur humaine parmi les laïcs qualifiés.

Ces observations s'appliquent également aux universités officielles. Il faut pourtant préciser qu'ici les positions idéologiques sont en général plus tranchées que dans l'enseignement secondaire public. Mais l'état de lutte que ces circonstances imposent n'est-il pas lui-même un stimulant pour la vie chrétienne ? A condition, bien entendu, de donner aux étudiants l'occasion facile d'approfondir leur connaissance de la religion, et de leur donner la possibilité de s'initier à l'apostolat. En somme, pas plus à l'université qu'ailleurs, il ne faut se limiter à donner une formation doctrinale. La foi que l'on éclaire doit aussi s'incarner dans des comportements porteurs de charité.

En parlant d'action religieuse auprès des universitaires, on ne peut passer sous silence l'exemple concluant du *Centro Dom Vital* de Rio

10. Nous avons traité ce sujet dans *A Reforma universitária e o Desenvolvimento nacional*, dans *Revista eclesiástica brasileira*, vol. 24, fasc. 2, juin 1964, p. 329-351.

de Janeiro. Fondé par un converti, Jackson de Figueiredo, et dirigé maintenant par un enfant prodigue, Alceu Amoroso Lima, ce centre a exercé une profonde influence sur un nombre appréciable d'universitaires brésiliens. Cette influence s'est exercée surtout grâce à des causeries suivies d'échanges de vues, des contacts personnels, révélant une attention constante aux problèmes religieux et humains du pays. Le centre a été, surtout avant la guerre, une véritable école d'engagement chrétien. Pour circonscrite que fût sa sphère d'influence, ce centre a contribué directement, par son action liturgique, à éveiller au moins une dizaine de vocations sacerdotales. Aujourd'hui, plus de la moitié de ces prêtres, anciens universitaires, médecins, avocats, etc., occupent avec éclat d'importantes fonctions au sein de la hiérarchie.

L'exemple du *Centre Dom Vital* mérite d'être mis en parallèle avec celui qui nous vient du Chili [11]. Santiago, la capitale, compte quelque vingt mille étudiants universitaires ; trois aumôniers s'en occupent en collaboration avec des laïcs, eux-mêmes étudiants, et aidés d'ailleurs occasionnellement par d'autres prêtres. Tous ont compris qu'aujourd'hui l'action sociale, bien orientée, pouvait être un puissant stimulant pour la vie religieuse universitaire. Malgré quelques réserves de principe qu'on pourrait formuler à son endroit, il est significatif que le parti démocrate chrétien chilien est l'un des plus dynamiques d'Amérique latine, et il doit en grande partie son essor remarquable aux universitaires. Par ailleurs, un bon nombre de grands séminaristes de Santiago sont d'anciens universitaires. Une fois ordonnés, ils seront aptes, mieux que quiconque, à comprendre et à résoudre les problèmes religieux de leur temps et de leur pays, en faisant appel à la collaboration du laïcat.

Il n'y a aucun motif pour qu'au Brésil, la même motivation n'exerce des effets analogues. La mentalité estudiantine y est d'ailleurs prédisposée, dans son ensemble, à cause de sa préoccupation pour les problèmes sociaux. Le seul problème pastoral sérieux, auprès des universitaires brésiliens, consiste à donner un sens *chrétien* à cette préoccupation, c'est-à-dire à transformer en charité, ce qui n'est parfois que philanthropie, en détermination ferme, ce qui n'est parfois que projet. Il est donc possible, ici, de profiter d'une disposition favorable, tant pour la formation du laïcat que pour l'éveil des vocations sacerdotales. De par sa nature, l'action sociale peut être facilement et directement expression de charité. Elle se manifeste sous des modalités variées, où tous les tempéraments trouvent leur compte ; et tous les universitaires, sans exception, se préparent à l'exercer

11. A titre d'information, signalons ici l'article de Renato Poblete, *Causas de la escasez sacerdotal en Chile*, dans *Mensaje* (Santiago du Chili), n° 130, juillet 1964, p. 307-310.

sous quelque forme. En outre, par ses expressions diversifiées et complémentaires, l'action sociale unit. Enfin, du seul point de vue des vocations sacerdotales en Amérique latine, elle a au moins fait ses preuves à Santiago du Chili.

Il serait injuste de passer sous silence ce qui se fait en matière d'action catholique dans les universités brésiliennes. Nous ne citons que pour mémoire de nombreux groupes d'études isolés, des ligues de Saint Vincent de Paul, des praesidia de Légion de Marie, etc. Toutefois, la forme d'action catholique universitaire la plus importante par son dynamisme, le nombre de ses membres, son organisation, ses réalisations, c'est la J.U.C. On a même parfois l'impression qu'elle tend à monopoliser l'action catholique universitaire ; et en tout cas elle éclipse les autres mouvements lorsqu'ils entrent en concurrence avec elle. Or on échappe difficilement à l'impression qu'au lieu de faire appel au sens social, la J.U.C. met nettement l'accent sur l'action politique. Il s'agit bien sûr d'une tendance variable selon les groupes, les aumôniers, les établissements, les villes. Cependant alors que les préoccupations sociales peuvent déboucher sur un véritable engagement chrétien, ce prolongement se révèle aléatoire lorsqu'il s'agit de l'action politique, vu que celle-ci prend presque fatalement une tournure passionnée. Chose plus grave, elle favorise parfois le développement d'une mentalité fanatique, de type clérical, même chez les laïcs, en tendant à imposer, au nom de principes qui se veulent religieux, des options indéfiniment discutables en matière temporelle, ou des compromis idéologiques humiliants. La récente révolution ne l'a que trop prouvé.

Il vaudrait donc mieux développer le sens social, le christianiser et montrer qu'*un* de ses modes d'expression, à côté de nombreux autres, c'est l'action politique. Il semble que ce soit là qu'il faille chercher la désaffection de pas mal d'étudiants à l'égard de la J.U.C. En mettant l'accent trop unilatéralement sur l'action politique, elle s'enferme dans une action à court terme dans le cadre même de la vie universitaire. Elle ne forme pas assez pour la vie. Elle escamote aussi son inspiration et ses buts profondément religieux et n'apparaît pas assez comme un ferment capable de christianiser les secteurs les plus divers de l'action au sein de la société. Moyennant le déplacement d'accent dont il est ici question, la J.U.C. aurait une audience plus large auprès des étudiants, elle apparaîtrait sans équivoque, comme un mouvement d'action catholique, — ce qu'elle prétend être et ce qu'elle doit être effectivement. La J.U.C. contribuerait ainsi, pour une part qui pourrait être importante, à l'essor d'un laïcat adulte, source de précieuses vocations.

CONCLUSIONS

Diverses conclusions importantes se dégagent des pages qui précèdent. Tout d'abord, l'abordage purement quantitatif du problème a l'avantage d'attirer brutalement l'attention sur l'existence du problème. Mais pour intéressant et utile qu'il soit, il ne permet guère de découvrir les causes du mal et ne lui indique aucun remède. Le manque de vocations au Brésil s'éclaire au contraire si on prête attention au décalage flagrant qui se constate entre le rythme de développement du pays, et le rythme de développement de l'Eglise. Dans cette perspective, le manque de vocations traduit une faiblesse générale de l'Eglise et sa solution est inséparable de celle à apporter au problème global que nous venons de rappeler.

Notre réflexion nous a conduit ainsi à deux conclusions profondément optimistes et très riches de promesses. Tout d'abord, il y a moyen de mieux tirer parti des institutions traditionnelles. Ensuite et surtout, il y a des ressources très importantes qui sont pour ainsi dire intactes. Mais pour exploiter convenablement ces ressources, il faut que l'Eglise, dans son ensemble, change son rythme de développement. Or, bien que les suggestions ici proposées soient relativement peu onéreuses, il manque *actuellement* des prêtres et des ressources pour les réaliser. Comment sortir de ce cercle vicieux ?

Nous en arrivons ainsi à une dernière conclusion, capitale : pour que se résolve le problème des vocations au Brésil, et pour que se réalise le fameux *take-off* religieux, l'Eglise du Brésil doit pouvoir compter à brève échéance sur une aide extérieure suffisante et de qualité. En deçà d'un certain *seuil*, qu'elle ne peut atteindre seule dans les délais que lui impose l'essor du pays, elle risque d'être condamnée à la stagnation. Elle doit donc pouvoir compter à bref délai sur une coopération extérieure, éclairée et généreuse. C'est ce que nous verrons dans un prochain article.

São Paulo 4 Michel SCHOOYANS
C. P. 2848